

—La tempête ! pensa Jacques Kerdalec interrogeant d'un regard rapide la vaste étendue de la mer, pourvu que tous nos pêcheurs soient rentrés !

A la lueur rouge d'un éclair, il aperçut, à gauche, le phare de Kennéguen, debout sur son rocher comme une sentinelle au milieu d'une bataille. "Je devrais y être ce soir, pensa encore le vieillard." Un nouvel éclair éclata dans l'espace ; Jacques Kersaldec poussa un cri : là-bas, au loin, sur la mer, il avait vu un navire qui, ayant perdu sans doute son chemin, s'avancait à pleines voiles vers la côte, où il allait sûrement se briser.

Rapidement, le vieillard rentra, il était tout pâle ; il chaussa de longues bottes et revêtit une de ces casaques imperméables que portent les matelots pour se préserver des coups de mer. Il paraissait fort agité ; pourtant il s'approcha encore du lit de son fils, le regarda dormir un long instant, et, doucement, doucement, il se pencha et mit un baiser sur son front... La sœur, tout étonnée, remarqua qu'une larme, tombée des yeux du vieillard, brillait comme une pierre précieuse sur le front du mourant.

—Ou allez-vous ? dit-elle.

—Ne vous inquiétez pas, répondit-il, je vais voir sur le port si tous nos pêcheurs sont rentrés, car il y a une tempête ce soir. Puis je reviendrai vite auprès de mon fils.

Il jeta encore un regard sur le lit du malade et sortit....

J. Colomieu

LA CURIOSITÉ

Par le mot de curiosité, on entend communément un désir immodéré et déréglé de voir et de connaître des choses qui ne nous regardent pas, des choses inutiles qui souvent sont la cause de chicanes et de longues inimitiés.

La curiosité peut être prise en bonne ou mauvaise part. La bonne curiosité a toujours pour but quelque chose d'utile, par exemple d'apprendre des vérités salutaires, d'avancer dans le chemin de la perfection ou dans celui de la science et du travail. Comme nous encourageons cette bonne curiosité ! Comme elle est noble, sublime et digne de nos efforts !

Mais la curiosité encouragée de son mauvais côté, et qui est très fréquente, c'est comme une maladie de l'âme, comme une passion dangereuse dont il faut se défendre avec soin.

Voyez ces personnes curieuses : elles sont inquiètes, elles veulent tout connaître et tout savoir afin d'avoir le plaisir de le redire. Curieuses surtout de secrets, elles vont partout, cherchant à les évaluer, pour fournir à leur babil une ample mais odieuse matière. Elles sont comme ces enfants qui ne veulent pas lâcher la glace qu'ils tiennent dans leurs mains et qui ne peuvent la retenir ; ou plutôt, les secrets qu'elles recueillent sont comme des serpents qu'elles cachent dans leur sein : incapables de les retenir, elles sont forcées de les laisser échapper.

La curiosité est l'écueil de la charité. Les secrets qui intéressent l'honneur et la réputation du prochain sont pour une âme curieuse et légère un fardeau tellement pesant, qu'elle se croit obligée de s'en décharger dans le sein de quelques confidents indiscrets ; et ainsi la curiosité occasionne la médisance.

D'où viennent ces rapports indiscrets qui portent l'inimitié dans les cœurs, le trouble dans les familles ? d'où viennent ces jugements téméraires, ces ressentiments, ces vengeances qui étouffent la charité ? Si vous réfléchissez bien, vous verrez que tant de malheurs sont le fruit amer d'une maligne curiosité.

Et c'est en vain que vous direz à ces personnes curieuses et babillardes de se mêler de leur affaires : elles ne vous comprendront pas. C'est en vain que vous leur direz qu'elles manquent à la charité.

C'est en vain que vous leur direz qu'elles sont les amies de la calomnie et de la médisance : elles ne le croiront pas. Hélas ! comme ces personnes font du tort, à leur prochain ! Elles prennent plaisir à ternir sa réputation, pour la simple envie ou démanègeaison de parler !

Et pourtant il serait si beau, si chrétien de cacher les fautes de son semblable ou du moins de les excuser !

Que n'êtes-vous, amis, comme cette personne réservée, charitable, qui se fait aimée et chérir de tous. On rechercherait votre compagnie. Vous attireriez les cœurs vers vous, et en procurant le bonheur des autres, vous trouveriez vous-même un vrai bonheur !... O sainte charité du Christ, que ne résidez-vous parmi tous les hommes ! Que votre règne arrive au plus vite ! "Adveniat regnum tuum !"

J. Uld. Bueli P^{te}

Sault au Recollet, avril, 1889.

DIALOGUE

(Suite)

Le Français.—Pendant que les pauvres grelottent, le riche se fait la douce température, se permet le luxe d'un printemps factice dans sa solide demeure. Armé de pied en cap contre le froid, il affronte en riant ses traits les plus aigus. Il lui prend l'air pur et vivifiant, dégagé des poussières et des miasmes de l'été, et il lui sait gré des picotements d'estomac qui le mettent en appétit. En un mot, le riche jouit de tout ce que l'hiver a de bon, c'est sa part ; mais les pauvres souffrent de tout ce qu'il a de mauvais, c'est leur part. Sans feu, sans pain, souvent en haillons, ils sont exposés aux morsures d'un froid glacial ; la pleurésie, la phthisie, le rhume, etc., sont les hôtes moins agréables de leurs mansardes. Ils souffrent. Certes, ils souffrent. C'est une misère bien grande que celle qui se complique de famine et de froid. C'est une souffrance atroce que celle-là ! Les mendiants d'Italie et les pauvres de France ne sont pas si malheureux, loin de là !

Le Canadien.—Je vous tiens. Une moitié de vos appréciations sur le Canada est tombée, celle-ci : que l'hiver nous empêchait d'avoir des voies ferrées, d'établir des entrepôts actifs de commerce, de marcher de front avec les peuples civilisés ; à présent, l'autre moitié reste à démolir, celle-là : que les riches seuls ont droit de vie ici, et que tous les pauvres doivent mourir. Détrompez-vous encore. Quel est l'ouvrier canadien, en effet, qui échangerait son sort contre l'ouvrier d'Angleterre, par exemple ? En Chine, au Brésil, ces empires à doux climat, c'est par millions que se comptent parfois les victimes de la famine seulement, et au Canada toute la population, la moitié du moins, n'est pas décimée par le double fléau de la famine et du froid ! Personne, monsieur, presque personne. Vous pourrez lire dans les journaux : un homme fut trouvé gelé ; mais de suite vient l'explication : une bouteille d'eau de vie était à ses côtés. Dans ce cas, vous conviendrez, avec moi, que la boisson avait joué le rôle d'entrée.

Le Français.—Cependant...

Le Canadien.—Pardon, monsieur le Français, laissez-moi finir. Je sais que vous êtes loquace ; mais enfin, dans la conversation, chacun son tour.

Le Français.—Eh bien ! parlez.

Le Canadien.—En un mot, nos pauvres gens ont l'air de vrais messieurs, comparés à plusieurs de vos émigrés français. Les dimanches, les jours de fête, ils sont tellement bien mis que vous les confondriez avec la haute classe. Nulle part, au monde, le peuple ne s'habille mieux qu'en Canada.

Le Français.—Mais le luxe...

Le Canadien.—Monsieur, ne m'interrompez pas. J'ai du sang français dans les veines, et je sens qu'il me bout. Tenez, qu'êtes-vous venus faire ici ? On vous a vus passer au milieu de nos neiges comme des revenants de l'autre monde, la tête couverte d'un vilain feutre, ou tout au plus sur-

montée d'un vieux bonnet ; votre chaussure délabrée laissait sortir le bout de vos orteils ; vos vêtements de toile engouffraient la bise hivernale et vous vous plaigniez du froid, vous soupiriez après la patrie, et certes, il y avait de quoi. Mais hélas ! jusqu'à quand sera-t-il dit qu'Écossais, Irlandais, Allemands, Mennonites, le diable et son train, viendront ici, vivront bien, feront fortune, et que quelques Français à peine dans ce pays si français pourront résider ! Vous disiez tout à l'heure que le Canada était beau ; vous donniez votre prédilection à l'hiver, n'était le froid pour le pauvre monde. Pourquoi ne pas faire comme les autres ? Imitez dans leur patience et leur industrie ce ramas d'étrangers qui nous noie. Les habitants de la France ne leur cèdent pas en activité. Allez aussi sur les places de nos marchés, contournez les endroits de voitures à louer ; et là, regardez nos cultivateurs et nos cochers exposés tout le jour, et même la nuit, au froid le plus intense, sans broncher. Ils sont pourtant d'origine française. Quoiqu'on en dise, les Français peuvent très bien s'acclimater au Canada ; je serais porté à dire, mieux que nous. Tonnerre ! il n'y a pas un Canadien qui oserait rester vêtu comme le sont plusieurs d'entre-vous. Allons ! encore une fois, ayez confiance en un bon habit que vous vous procurerez facilement avec quelque épargne ; et vous n'aurez plus froid. Alors quelle gaieté ! quelle vigueur ! Vous vous apercevrez que notre climat recèle la vie. Vous vous sentirez toujours le cœur en rose. Vous éprouverez un contentement que vous chercheriez en vain parmi les délices énervantes de la capitale française.

Le Français.—J'avoue que pour ma part j'avais conçu des espérances au Canada que je ne réaliserai pas, j'en suis presque certain, en France. Le mouvement de colonisation qui se commençait sous d'heureux auspices, la vie encore aisée de l'agriculteur canadien, malgré son incurie, sa coupable ignorance de la culture, la confiance que donnent les garanties d'une longue paix, hélas ! ce qu'on n'a pas lieu d'espérer chez nous, — tout cela me promettait le paradis sur la terre. Mais bref, voilà ma mauvaise étoile qui se lève de nouveau sur ma destinée. Je comprends que je n'avais bâti que châteaux d'Espagne. Mes espérances s'envolent et je m'envole. Cependant, disons le entre-nous, la plupart des Français honnêtes et laborieux, dans mon opinion, se seraient trouvés bien ici, auraient pu y faire de bonnes affaires. Quant à ceux qui ont sans cesse maugréé contre le Canada, sans cesse déblatéré contre ses institutions sociales et religieuses, et cela sans rime ni raison, — ce sont des fainéants, des désœuvrés, qui n'auraient jamais dû venir dans votre beau pays. Ils offrent un spécimen faux et détestable de notre race, et vous font rougir du nom français. Adieu, Monsieur.

Le Canadien.—Je voudrais vous...

Le Français.—Cette dernière pensée me met l'amertume au cœur. Pour le moment je ne puis continuer cette conversation. Bonjour, monsieur.

Le Canadien.—Bonjour, monsieur.

L. Gougeon

EGLISE DE LONGUEUIL

(Voir gravure)

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ liront sans doute avec intérêt les détails suivants qui concernent ce monument, dont la silhouette gracieuse se dresse si coquettement sur la rive gauche du Saint-Laurent, et qui attire l'attention des voyageurs.

L'église, comme ordonnance, est basée sur la croix grecque ; le style de l'architecture est gothique. Cette combinaison fait le plus grand honneur aux architectes qui ont su, par cette innovation, créer cet ensemble si heureux, et qui par cette disposition toute spéciale en ont fait un temple essentiellement chrétien et catholique.

C'est de l'architecture à grands traits, simple dans ses détails, si on la compare aux cathédrales gothiques d'Europe, mais riche par sa conception et ses grands effets ; vue du fleuve le coup d'œil est splendide et imposant, tant l'église dépasse en hauteur toutes les bâtisses environnantes ; mais à mesure que l'on s'en rapproche le monument s'impose davantage par ses détails et par ses différentes perspectives, de front, de côté, et de la vue postérieure qui est peut-être